L'article, instrument de modalisation chez Gustave Guillaume (1919)

André Joly

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ml/355>

DOI : 10.4000/ml.355

ISSN : 2274-0511

Éditeur

Association Modèles linguistiques

Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2011

Pagination : 103-115

Référence électronique

André Joly, « L'article, instrument de modalisation chez Gustave Guillaume (1919) », *Modèles linguistiques* [En ligne], 64 | 2011, mis en ligne le 09 septembre 2013, consulté le 01 juillet 2021. URL : <http://journals.openedition.org/ml/355> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ml.355>

L'article, instrument de modalisation chez Gustave Guillaume (1919)¹

André Joly

1. Langage et sujet parlant

Si l'on excepte trois opuscules sur le verbe publiés en 1911, 1912 et 1913, dont l'intérêt est surtout historique, le premier livre de G. Guillaume qui ait une véritable importance théorique, à la fois pour la sémantique formelle et pour la théorie de l'énonciation, est l'ouvrage de 1919 dont le titre complet, *Le Problème de l'article et sa solution dans la langue française*, permet d'emblée d'attirer l'attention sur le caractère universel du problème par rapport à la diversité de ses solutions. Pour Guillaume en effet, « l'article prend valeur relativement à un problème qui n'existe pas seulement pour l'esprit d'un peuple, mais universellement pour l'esprit humain, par le fait même du langage » (p. 21).

Petite précision historique : *Le Problème de l'article* est publié en 1919, mais il est en fait achevé en 1917 et présenté à l'École Pratique des Hautes-Études pour l'obtention du titre d'élève diplômé. L'analyse interne (par exemple, les références à telle campagne de la guerre alors en cours) révèle même que l'ouvrage est en chantier dès 1915 et que, par conséquent, malgré des allusions à Saussure, notamment dès la première page, Guillaume n'a pu se servir du *Cours de linguistique générale*. Les diverses allusions au *Cours* ont été visiblement ajoutées après coup, au moment de la publication.

En dépit d'une similitude importante — la distinction de deux plans au sein du langage — l'inspiration du *Problème* est, en effet, radicalement différente de celle du *Cours*. Ce dernier est construit autour d'une absence : le *sujet parlant*. Certaines déclarations de Saussure ne permettent aucun doute :

L'activité du sujet parlant doit être étudiée dans un ensemble de disciplines qui n'ont de place dans la linguistique que par leur relation avec la langue.

1. Une première version de ce texte a été publiée dans un volume d'hommage à Jean Stefanini, *Grammaire et histoire de la grammaire*, Publications de l'Université de Provence, 1988, sous le titre « Naissance d'une théorie de l'énonciation ».

L'étude du langage comporte donc deux parties : l'une, *essentielle*, a pour objet la *langue*, qui est sociale dans son essence et indépendante de l'individu [...], l'autre, *secondaire*, a pour objet la *partie individuelle* du langage. (p. 37).

Et plus loin, à propos de la comparaison du « jeu » de la langue avec une partie d'échecs, Saussure précise :

Pour que la partie d'échecs ressemblât en tous points au jeu de la langue, il faudrait supposer un joueur *inconscient* ou *inintelligent* (p. 127 ; souligné par moi).

2. Langue/Discours, puissance/effet

Saussure et Guillaume distinguent donc à la même époque deux plans au sein du langage, sans qu'il y ait forcément un rapport d'influence de l'un à l'autre — j'ai même suggéré plus haut qu'il ne pouvait y en avoir. Cette dichotomie théorique de première importance est nommée *Langue/Parole* par Saussure, *Langue/Discours* par Guillaume. *Parole* d'un côté, *Discours* de l'autre. La distinction n'est pas seulement terminologique. Elle révèle une différence radicale entre l'approche saussurienne et l'approche guillaumienne. Comme on va le voir, cette différence, est notamment d'ordre énonciatif.²

On sait que, pour Saussure, même s'il y a « interdépendance de la langue et de la parole », l'une et l'autre sont « deux choses absolument distinctes » (p. 38), du moins dans la Vulgate que représente le *Cours*. En tout état de cause, pour d'évidentes raisons analytiques, Saussure sépare nettement le plan de la langue de celui de la parole. C'est précisément cette séparation qui lui permet de considérer la langue comme un objet en soi, coupé de son support obligé qu'est le sujet parlant.

Pour Guillaume au contraire, la distinction de la Langue et du Discours n'est pas une dichotomie, mais un *continuum* où la langue représente la partie profonde et permanente du langage, le Discours sa partie superficielle et momentanée. De plus, ce continuum est nécessairement sous-tendu de *dynamisme*, puisque la Langue y apparaît comme la *condition* du Discours, qui en est la *conséquence*. En d'autres termes, le Discours constitue une *actualisation* de la langue³.

Or il ne saurait y avoir actualisation sans agent actualisateur. Cet agent n'est autre que le sujet parlant. La conception continuiste et dynamique de la distinction Langue/Discours implique donc *ipso facto* la

2. Outre le fait que la *parole* est abusivement assimilée au Discours, l'écriture étant un autre mode d'extériorisation de la Langue, la parole a deux lieux d'existence : en Langue (côté *phonologie* : idéation de la parole), en Discours (côté *phonétique* : réalisation effective).

3. Sur l'actualisation, cf. A. Joly, « "Actuel", "actualité", "actualisation" chez Gustave Guillaume », dans *De l'actualisation*, Éditions du CNRS, 1998.

présence — on verra que c'est une présence centrale — du sujet énonciateur. De manière plus significative encore du point de vue énonciatif, le sujet parlant doit être vu comme *l'agent d'effectuation* de la Langue (langage puissanciel), en Discours (langage effectif).

Dans le cas qui nous intéresse ici, à savoir la détermination nominale, l'article va servir au sujet parlant à *régler l'étendue conceptuelle* du nom dans le passage de la Langue au Discours⁴, de l'état d'existence *puissanciel* du nom (image nominale *permanente* en Langue) à l'état d'existence *effective* (image nominale *momentanée*). Selon Guillaume, l'article apparaît donc être l'instrument de manipulation du nom dont dispose le locuteur. Le problème que pose l'article :

[...] date du jour où un esprit d'homme a senti qu'une différence existe entre le nom avant emploi, simple puissance de nommer les choses diverses, et diversement concevables, et le nom qui nomme en effet une ou plusieurs de ces choses [...] Il a été résolu [...] dans nombre de langues par l'invention de relations systématiques entre le nom virtuel et le nom réel (*Le Problème*, p. 21-22).

Soit par exemple le nom "enfant" à l'état virtuel en Langue, avant emploi. On peut en dire que, « tant qu'on ne l'applique pas à un objet » (*Le problème*, p. 22), c'est-à-dire en Discours, ce n'est « qu'une idée transportable à des formes conceptuelles différentes » :

- (1) C'est l'année internationale de *l'enfant*.
- (2) *Un enfant* est toujours l'ouvrage de sa mère.
- (3) *L'enfant* dont tu m'as parlé est le fils de la voisine.
- (4) Il y a *un enfant* qui vient d'envoyer son ballon dans notre jardin.

Une analyse rapide fait apparaître qu'en (3) et (4) il s'agit d'un individu : nous sommes dans le *singulier* (particulier). En revanche, les exemples (1) et (2) n'évoquent pas un individu spécifique, mais l'« espèce » "enfant", ce que font bien apparaître les énoncés périphrastiques :

- (1') C'est l'année internationale de *tous les enfants*.
- (2') Un enfant, *quel qu'il soit*, est toujours l'ouvrage de sa mère.

En d'autres termes, nous sommes dans ces deux cas dans l'*universel* (général).

Selon Guillaume, toutes ces diverses étendues effectives de la notion "enfant" sont incluses en puissance dans le nom avant emploi. Dans le Discours, dont le but est nécessairement limité pour convenir à un *acte de langage* particulier⁵, « il existe une nécessité inéluctable de choisir entre les diverses formes contenues en puissance dans le nom » (p. 22).

4. Ce que Guillaume appellera plus tard l'*extensité* (v. Boone & Joly 2004).

5. Sur le concept d'*acte de langage*, cf. Boone & Joly.

Selon la visée et le *contexte situationnel*⁶, le locuteur sera amené à « éliminer » telle ou telle image nominale jugée disconvenante. Ainsi dans *les fleurs ont besoin d'eau*, *les fleurs* peuvent renvoyer à l'universel et désigner l'espèce ("les fleurs en général"), ou bien renvoyer à un contexte plus ou moins étroit, à tel ou tel jardin particulier, le nôtre par exemple. Le problème posé à l'esprit — à la conscience saisissante — est toujours le même : il s'agit de pratiquer « une coupure dans la signification virtuelle totale du nom » (loc. cit.). L'article résout donc le problème que pose la différence entre le nom en puissance et le nom en effet.

3. L'ouvrier et l'ouvrage

Cette conception du langage vu comme un phénomène de transition du puissanciel à l'effectif fait du sujet énonciateur, lieu d'effectation obligé, le centre d'un dispositif qu'il convient à présent de décrire plus en détail.

3.1. Énonciateur, co-énonciateur, acte d'expression.

Guillaume ne parle pas de "sujet énonciateur", ce terme étant de création relativement récente (première attestation dans le Larousse encyclopédique en 1968). Il ne parle d'ailleurs pas davantage d'*énonciation*, dont le premier emploi technique remonte apparemment à Bally (1932). Pour désigner ce qu'on nomme aujourd'hui *énonciation*, il utilise dans *Le Problème*, soit « acte d'expression », soit « action de langage » (p. 35), ce qui a du reste pour effet de bien mettre en évidence l'*opérativité du phénomène* en cause. Quant au sujet énonciateur, il apparaît, selon le point de vue choisi, soit sous la forme de *sujet pensant*, soit sous celle de *sujet parlant*. J'analyse ci-dessous la distinction qui devrait être faite entre l'un et l'autre.

Quant au sujet co-énonciateur, il est désigné par l'expression *sujet écoutant*. Gardiner (1932) a recours à la même opposition en anglais : *speaker/hearer*. Le partenaire de l'énonciateur a bel et bien sa place dans le dispositif. C'est vers lui qu'est dirigé le Discours, c'est lui qu'on cherche à influencer. Guillaume exprime à plusieurs reprises l'idée que « la parole est nuancée d'actions en puissance » (p. 36) et que « le plus souvent [...] on veut agir rapidement, délicatement sur autrui » (loc. cit.)⁷.

Le premier co-énonciateur d'un locuteur, c'est lui-même. L'échange dialogique est d'abord intra-personnel avant de devenir inter-personnel.. Voici ce qu'écrivait Guillaume à propos de *Cet enfant aime les pommes* (p. 169) :

6. L'anthropologue B. Malinowski (1923) est le premier à avoir précisé les divers sens qu'il convenait de donner à "contexte". Cf. A. Joly, « Bronislaw Malinowski : de l'anthropologie à la linguistique » dans *L'ethnographie*, tome LXXIX, 1983.

7. L'idée que *le langage est action* sera un peu plus tard développée par Malinowski (1923). Voir note précédente.

L'intelligence est un mécanisme à tirer la leçon des faits. Je vois un enfant qui mange **des** pommes. La chose me frappe ; si elle se répète, mon intelligence travaille à ce sujet : j'en viens à l'idée que l'enfant en question aime **les** pommes.

Cette leçon qui se fixe en moi par l'action inconsciente de mon esprit, je puis vouloir la transmettre directement. Je devrai dire alors : « Cet enfant aime **les** pommes ». Mais je puis également désirer intervenir avec plus de mesure, en quelque sorte, dans l'esprit de l'interlocuteur, ne pas lui dicter ma leçon, mais la lui laisser trouver pour son propre compte. Il me suffira en ce cas de dire : « Cet enfant **mange souvent des** pommes ».

Les deux phrases se distinguent par un retard de la seconde sur la première. Dans : « Cet enfant mange souvent **des** pommes », le fait positif occupe le plan superficiel de l'esprit ; tandis que dans « Cet enfant aime **les** pommes », *le fait positif est passé au second plan* : le premier est occupé par la leçon dont le fait se recouvre (c'est moi qui souligne).

3.2. — *Sujet pensant, sujet parlant*

Entre la Langue et le Discours, le sujet pensant/parlant est ainsi posé comme une sorte de *transformateur* des idées permanentes puissanciellées en idées momentanées effectives. L'originalité de Guillaume est d'avoir vu en cet énonciateur à la fois un sujet *pensant* et un sujet *parlant*.

Comme sujet pensant, il est le siège de *représentations* ; comme sujet parlant, il ordonne l'*expression*. L'énonciation déborde ainsi largement ce que l'on entend d'ordinaire par là, à savoir un acte de « production » d'énoncés. L'acte lui-même est vu par Guillaume comme inséparable de ses conditions de production. Or l'*acte d'expression* est conditionné par des *actes de représentation*. D'où la nécessité de conjoindre sujet pensant et sujet parlant. L'énonciation en cause dans *Le Problème* est donc double : (a) d'une part une énonciation d'« amont », celle qui concerne le rapport du locuteur en puissance (le « sujet pensant ») avec la Langue et avec sa Langue ; (b) d'autre part, une énonciation d'« aval », qui concerne le locuteur ou sujet parlant dans son rapport au Discours. Je me propose d'évoquer l'une et l'autre.

3.3. — *Contexte et contexte de situation*

Dans la perspective de l'énonciation « expressive », ou énonciation dite ici d'aval, le Discours du sujet parlant s'organise par rapport au cadre énonciatif obligé du *moi, ici, maintenant* qui constitue un lieu spatio-temporel de références et de repérages. À peu près à la même époque, Damourette et Pichon lui donnaient le nom de « nynégocentrisme naturel du langage » (*Essai*, tome V, § 1604). C'est la concentration sur elle-même de la personne qui parle « s'envisageant au moment même où elle parle ». Le cadre énonciatif est formé, entre autres choses, par divers contextes. *Contexte* est un terme récurrent dans *Le Problème*. Il recouvre trois acceptions, dont deux concernent l'énonciation de Discours, à savoir

« contexte de situation » et « contexte linguistique ». Que Guillaume en fasse un emploi ambigu n'a rien de surprenant à l'époque. Malinowski qui, en 1923 (voir note 6), crée l'expression *context of situation*, emploie souvent *context*, soit dans le sens de "contexte endo-linguistique", soit dans celui de "contexte exo-linguistique". Quoi qu'il en soit, si le terme est ambigu, ce qu'il désigne ne l'est pas dans l'esprit de Guillaume.

Voici un exemple de l'importance du contexte de situation et de l'ancrage du locuteur dans l'ici-maintenant. Il est question de l'article *un*, dit « article ponctuel » et de l'article *le*, dit « article extensif », avec les adjectifs du type *premier*, *second*, *troisième*, etc. Guillaume considère plusieurs cas. En voici deux :

1° *La qualité exprimée par l'adjectif résulte de l'actualité mise en vue dans le contexte.* — On emploie l'article ponctuel. Voici un exemple : J'ai devant moi un panier rempli de pommes. J'y prends une pomme : c'est « une. première pomme » ; j'y prends une autre pomme : c'est « une seconde pomme », et ainsi de suite. La qualité « première, seconde, etc. » est en ce cas la conséquence de mon geste. Avant ce geste, qui est l'actualité mise en vue dans le contexte, les pommes n'avaient pas d'ordre.

2° *La qualité résulte d'une antécédence* (et, par suite, d'une inactualité). — On emploie l'article extensif. Voici un exemple. Après avoir rangé des pommes en ligne sur une table, et avoir convenu mentalement que la ligne ainsi formée commencerait de tel côté et finirait de l'autre, je choisis une pomme : cette pomme sera, parmi les autres, ou « la première » ou « la seconde », ou toute autre, suivant que ma main se sera portée en telle ou telle place.

Mais cette fois, l'ordre n'est nullement créé par mon geste. Il existe un arrangement préétabli, auquel le contexte se réfère à seule fin de localiser plus précisément le mouvement de la main (p. 115).

En revanche, l'exemple suivant, qui manifeste un cas où « le nom est maintenu hors du passé de l'esprit par un élément du contexte », fait apparaître que *contexte* doit être pris dans le sens "endo-linguistique" :

Soit une phrase comme : *il nous faut arroser les fleurs dans le jardin*, en regard de : *il y a des fleurs dans le jardin*. Étant donné le fond *jardin*, on s'attendrait dans les deux cas à pouvoir employer devant *fleurs* l'article *les*, l'association d'idées se faisant tout naturellement. Mais il faut tenir compte, dans la seconde phrase, du verbe *il y a*, qui pose l'existence de *fleurs*, et, comme tel, exige *des*, article de relief, au lieu de l'article extensif, justifié par les autres conditions (p. 190).

3.4. — Visée d'effet

Outre l'ancrage spatio-temporel du locuteur dans la situation, et la pression du contexte endo-linguistique, fait également partie du cadre énonciatif la *visée d'effet* du locuteur, que Guillaume nomme fréquemment à l'époque « but de pensée », « sens d'intention », ou encore « pensée réelle momentanée ». La visée d'effet a pour but ultime de provoquer une réaction chez l'allocutaire. D'une certaine manière, elle fait aussi partie du contexte, ou de ce qu'il appelle l'« intention contextuelle » (p. 44). La visée

d'effet vient s'« interposer » entre le nom en puissance et le nom en effet (p. 92), déterminant ainsi le choix de tel ou tel article. Voici un des effets de cette visée à propos de ce que Guillaume appelle les « relatives rétrospectives », celles qui impliquent que « l'esprit remonte le cours du temps » :

Il importe de ne pas se méprendre sur le véritable caractère de l'article influencé par les relatives rétrospectives et, notamment, de ne pas attribuer cet article à un simple fait de détermination. Ainsi dans la phrase d'usage courant : *J'ai reçu la lettre que vous m'avez envoyée*, l'article **la** devant *lettre* ne vient pas de ce que la relative « que vous m'avez envoyée » détermine « lettre », mais de ce que cette relative procède de l'intention d'établir une **correspondance mémorative** entre le sujet parlant et le sujet écoutant. Preuve en est que si l'on supprime cette intention, en réglant le discours sur l'idée préalable que cette correspondance mémorative est impossible au sujet écoutant, faute pour lui de posséder des souvenirs suffisamment précis, l'article **un** reparaît. On dira par exemple : « Rappelez-vous, vers telle époque, je reçus une lettre, que vous m'adressiez de tel endroit, et dans laquelle vous me disiez telle chose ». Il faut donc attribuer au groupe nominal « lettre que vous m'avez envoyée » non pas un article unique définitif, mais deux articles alternants provisoires, **un**, **le**, entre lesquels l'emploi choisira (p. 160).

4. L'outil et l'ouvrier

4.1. — *Langue et pensée*

Il reste à examiner ce que j'ai identifié ci-dessus comme une énonciation d'« amont », celle qui est centrée sur le rapport du sujet pensant, locuteur en puissance, avec *la* Langue et avec *sa* Langue. Guillaume se distingue en effet de Saussure en ce qu'il ne considère pas seulement la langue comme un héritage social, mais comme une possession propre à chaque sujet pensant/parlant, assimilée et modelée par lui. La langue que s'approprie tout locuteur (puissanciel ou effectif) devient indissociable de sa pensée. Sur les rapports entre le langage et la pensée, on notera la prudence de Guillaume :

[...] une langue, au service de l'esprit, a nécessairement des points de contact avec l'esprit. Que ces points de contact soient beaucoup moins nombreux, surtout moins perceptibles que pourraient le laisser supposer des vues idéales et irréelles, cela est évident : il y a lieu de faire des réserves extrêmes sur l'étendue de la relation entre le langage et l'esprit ; il n'y a pas lieu de nier — ni même de trop amoindrir — cette relation. (p. 32)

Langue et pensée sont donc dans un étroit rapport qu'on peut schématiser comme suit :

Le sujet pensant/parlant acquiert une langue, héritage social et, l'ayant acquise, il se l'approprie, la possède et la transforme de l'intérieur. La Langue ainsi possédée devient une « systématisation de la pensée », idée que Guillaume reprendra souvent, beaucoup plus tard, comme par exemple dans une leçon de 1945 : « La langue est, dans la pensée, une certaine organisation d'elle-même (variante : de son contenu permanent) » (*Leçons de linguistique*, vol. 6, p. 6). Le sujet pensant, en tant que tel, et puissanciellement parlant, agit sur la Langue, système de représentations conditionnant à l'endroit du système d'expression qu'est le Discours. Nous sommes bien là aux racines de l'énonciation.

4.2. — *Sujet pensant et contexte conceptuel*

Le sujet pensant qui, en action de langage, devient sujet parlant, apporte donc avec lui l'entier de la Langue — de *sa* Langue —, entier que Guillaume considère comme une sorte de « *contexte conceptuel* », un ensemble systématisé d'idées formant tableau à des profondeurs plus ou moins grandes de la pensée. Cet ensemble est en permanente réorganisation, dans la mesure où il est constamment affecté par les impressions diverses reçues par le sujet pensant/parlant.

Celui-ci apparaît dès lors comme possédant une *mémoire active*. Cette mémoire joue un rôle de premier plan dans l'acte d'énonciation, car elle offre au locuteur, en permanence, un réseau de représentations plus ou moins profondes auxquelles va se référer l'expression. Le Discours, par définition prospectif (il est objectivement tenu d'avancer dans le temps), ne peut en fait se construire sans une constante *rétrospection*. L'extrait ci-dessous illustre bien ce qu'est ce contexte conceptuel auquel le sujet pensant/parlant doit à tout instant se référer :

Dans l'esprit, des couches d'impressions plus ou moins fluides s'étagent, pour ainsi dire, les unes au-dessus des autres. À la surface, on trouve tout ce qui est strictement actuel tout ce qui est *en train* de prendre existence dans la pensée. Si l'on descend un peu, ce sont des idées, des impressions plus ou moins anciennes, les unes proches et encore nettes, les autres lointaines, pâlies ou effacées. Tout au fond, il y a un nombre de notions permanentes qui correspondent à la possession du langage.

Au moment de l'emploi, la notion permanente est appelée du fond de l'esprit pour paraître à la surface. Il lui faut ainsi traverser les diverses couches d'impressions étagées au-dessus d'elle. Il se peut qu'elle parvienne à la surface sans s'être liée à aucune, c'est-à-dire en pleine autonomie ; comme il se peut aussi qu'elle se lie au passage à des impressions déjà incorporées au passé de l'esprit (p. 161).

4.3. *L'extension impressive* — Dans le second cas que vient d'évoquer Guillaume, la Langue met à la disposition du locuteur l'article dit d'« *extension impressive* » (*le, la, les*). C'est de cette manière que s'explique, de façon générale, le mécanisme de la démonstration anaphorique qui, dans l'instant de parole, s'applique, grâce aux déictiques et à l'article, à tout ce qui *fait déjà partie*, à un titre quelconque, de la représentation dans l'esprit. Ce sont « des choses déjà nommées dont la mémoire a conservé le souvenir » (la référence mémorielle est alors endophorique) ; mais ce peut être aussi des « choses dont le discours a suggéré les sentiments », par exemple *les arbres*, lorsqu'on parle de la forêt (la référence est, dans ce cas, à la fois endo- et exophorique, par association d'idées). Ce sont enfin des « concepts unitaires, singulier ou pluriel, existant dans l'esprit au titre logique », obtenus par limitation : *la table du maître*, ou par généralisation : *l'homme est mortel*.

4.4. — *L'extension impressive : exercice de réécriture*

Pour mieux comprendre le rôle de l'extension impressive dans la construction du Discours, voici deux versions d'un passage de *L'ami Fritz* d'Erckman-Chatrian (1864). Dans *Le Problème*, Guillaume cite la version des deux écrivains. Ci-dessous, je donne une autre version en changeant les articles :

Version A	Version B
Mais déjà <i>la ferme</i> était pleine de bruit : dans <i>la cour</i> , un coq, des poules, un chien, tout allait, venait, caquettait, aboyait. Dans <i>la cuisine</i> , des casseroles tintaient, un feu pétillait, des portes s'ouvraient et se refermaient.	Mais déjà <i>la ferme</i> était pleine de bruit : dans <i>la cour</i> , le coq, les poules, le chien, tout allait, venait, caquettait, aboyait. Dans <i>la cuisine</i> , les casseroles tintaient, le feu pétillait, les portes s'ouvraient et se refermaient.

Où l'on voit que l'article, sous ses diverses formes, n'est pas seulement le régulateur de l'extensité nominale, *large* (« *Un homme* est toujours un homme, après tout ») ou *étroite* (« *Un homme* entra, qui avait l'air hagard »), mais qu'il a aussi une fonction complémentaire, la *fonction énonciative*, qui consiste à déclarer la *manière d'exister de la notion* par rapport au *fond de tableau*, ou *champ d'extensité*.

Le fond de tableau, concept-clé de la théorie de l'article en 1919, est le cadre de référence, l'« espace dans lequel le nom est pensé », et les articles n'ont de valeur que par rapport au fond d'idées qu'apporte cet espace de référence.

Dans le cas de l'extrait ci-dessus d'Erckman-Chatrion, le fond de tableau est une *ferme* avec, d'une part la basse-cour (ici la « cour »), d'autre part la *cuisine*. La version A utilise ce que Guillaume nomme en 1919, l'article de *mise en relief* : *un* et sa forme de pluriel *des*, article dit traditionnellement « partitif » (= de + les). Dans cette version, le jeu des articles consiste en une première opposition d'« objets » auxquels renvoient les noms (coq, poules, chiens) à un fond (la cour) et en une seconde opposition d'autres objets (casseroles, feu, portes) à un autre fond (la cuisine). Dans les deux cas, les « objets » en question sont effectivement mis en relief par rapport au fond. Stylistiquement, les articles utilisés sont des articles de première présentation, le lecteur découvrant à la lecture les objets auxquels il est renvoyé.

Il en va autrement dans la version B, où est utilisé l'article *le (les)*. Nous avons là l'impression d'une union intime, d'une « fusion » entre les objets et le fond de tableau. La présupposition est que ces objets sont attendus dans la mesure où ils font partie du passé de l'esprit du lecteur. Pour qui pense et dit « ferme » est automatiquement impliquée l'idée de « cour », d'où l'article d'*extension impressive* : *la cour*. De même, penser « cour (de ferme) » conduit naturellement aux idées de « coq », « poules », « chien » etc. : l'article d'*extension le/les* y renvoie anaphoriquement. Car il s'agit bien d'une anaphore, on renvoie à un cadre de référence, à un fond de tableau, intériorisé par le récepteur.

Erckman-Chatrion ont choisi la version B, celle de la fusion impressive. La version A, qui est ma réécriture, est parfaitement acceptable, mais elle exprime une tout autre visée. Le changement de perspective est lié au changement d'article.

5. Pour un modèle du parcours énonciatif

Comment fonctionne le système, quel est le rôle du « fond de tableau », quel est celui de l'article ? Selon Guillaume, l'intervention du sujet pensant/parlant s'effectue en une série d'opérations :

visée de discours → *ouverture d'un champ d'extension* → *projection de l'image verbale sur ce champ d'extension et choix de l'article en fonction de la visée*

Tel est le parcours d'une notion nominale et de sa détermination que, pour résumer, on peut détailler comme suit, à partir du fait initial que « [...] les

noms forment dans la langue un *vaste tableau de notions générales* [...] » (1919, pp. 58-59) :

1. Déclenchement de la « *visée de discours* », que Guillaume appelle aussi « *visée d'effet* » (elle est orientée vers la production d'un énoncé). Cette visée se fait en fonction d'un contexte situationnel de départ, à savoir la situation énonciative : un énonciateur animé d'un *sens d'intention* (un « but de pensée »), un vouloir-dire cherchant à influencer le co-énonciateur d'une manière ou d'une autre, Exemple : dans le cas de la description ci-dessus tirée de *L'ami Fritz*, Erckman & Chatrian cherchent à solliciter l'imaginaire du lecteur plutôt que de lui imposer une accumulation de détails que la lecture fait découvrir.

1. *Ouverture d'un « champ d'extension », « champ de vision », « fond de tableau », ou encore « cadre de référence », c'est-à-dire un espace d'application d'étendue variable qui va être assigné à l'extensité (l'étendue conceptuelle) du (ou des) noms en Discours. En d'autres termes, on offre au nom un support, large ou étroit, sur lequel il sera projeté. C'est ce que Guillaume appelle aussi une « vue interposée qui provient du contexte » (1919, p. 92). Si l'étendue est maximale, le champ d'application est l'universel (« L'homme est mortel ») ; si elle est minimale, il sera fait référence à une situation singulière (« un homme entra »). Entre ces deux extrêmes, il existe toute une série de champs d'application moyens. L'extrait proposé offre successivement deux champs d'extension : (a) une ferme, (b) une basse-cour et une cuisine de ferme.*
2. Production d'un énoncé avec « projection de l'image verbale » dans l'espace ouvert par le champ d'application et choix de l'article correspondant au sens d'intention, à la visée d'effet, de l'énonciateur. L'article (*un, le, du / de la / des, zéro*) donne au nom l'extensité, c'est-à-dire l'étendue conceptuelle voulue. On aura donc, toujours dans le texte de *L'ami Fritz*, soit une présentation « objective » avec l'article de mise en relief (*un/des*), soit une présentation « subjective », avec l'article d'extension qui renvoie anaphoriquement à un fond de tableau, univers de référence partagé par le scripteur et le lecteur.

Ce parcours peut-être schématisé de la manière suivante :

Version A	Version B
dans la cour, un coq, des poules, un chien,	dans la cour, le coq, les poules, le chien,
tout allait, venait, caquetait, aboyait	

6. Le langage, « projection de l'entendement »

L'acte d'énonciation, conçu en tant que production effective, présuppose donc un travail de préparation du sujet pensant en instance de langage. Sans ce travail préalable, l'énonciation proprement dite n'est pas concevable. Les traces de ce travail (pré-)énonciatif sont du reste inscrites dans la Langue. Ce sont les marques de l'action de la pensée sur le langage.

La thèse de Guillaume est que, pour avoir prise sur « la partie inerte du langage, celle qui, donnant à la pensée les moyens de s'exprimer, l'astreint en même temps à n'exprimer que les idées incluses dans ces moyens » (p. 34), les locuteurs ont, au cours des siècles, élaboré des signes formels qui constituent en quelque sorte un *métalangage* dans le langage :

Il existe [...] dans les langues quelques traces d'un effort pour inscrire clairement dans le discours non pas seulement *ce qu'on pense*, mais *ce comment on le pense* ; pour traduire en langage non plus des résultats de pensée, mais les formes mêmes de la pensée intime. La complication formelle des langues, *la recherche de moyens d'expression plus subtils que ceux du vocabulaire* n'a d'autre objet que cette projection de nos actions spirituelles. Toute recomposition de la pensée en termes de divers ordres n'est au fond qu'un essai pour mettre devant l'esprit l'image de ce qui s'est passé en lui-même. De ce point de vue, le langage est la *projection de l'entendement*. C'est le plan "intelligent" [...] : lui appartiennent, ou s'y rattachent, les parties du discours, l'ordre des mots, les désinences casuelles, les flexions temporelles ou modales, les auxiliaires, l'article et, généralement, tous signes purement indicatifs d'une manière de penser quelque chose par rapport à un nom ; bref, *toutes les formes qui attestent dans le langage l'action de l'esprit sur ses propres idées* (p. 36; souligné par moi).

Université de Paris IV-Sorbonne

EA Babel 2649